

THÉÂTRE
DES
CÉLESTINS
DE LYON
JEAN-PAUL LUCET

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

LE JOURNAL D'ANNE FRANK

mise en scène de
Pierre FRANCK



AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON
DU 27 FÉVRIER AU 14 AVRIL 1995

COPRODUCTION
THÉÂTRE DES CÉLESTINS
THÉÂTRE DE L'ATELIER

COPRODUCTION
THÉÂTRE DES CÉLESTINS
THÉÂTRE DE L'ATELIER

LE JOURNAL D'ANNE FRANK

de
Frances GOODRICH et Albert HACKETT

adaptation de
Georges NEVEUX

de
Frances GOODRICH et Albert HACKETT

mise en scène de
Pierre FRANCK

mise en scène de
Pierre FRANCK

AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON

DU 27 FÉVRIER AU 14 AVRIL 1995

Bernard CROMBEY, Nathalie NIEL, Marie GILLAIN, Caroline MINCH,
Maurice BÉNICHOU, Frédéric GORNY, Catherine GONZA, Pascal ARHET,
Jean-Marie BERNICAT, Gérard DEBARD

COPRODUCTION
THÉÂTRE DES CÉLESTINS
THÉÂTRE DE L'ATELIER

COPRODUCTION
THÉÂTRE DES CÉLESTINS
THÉÂTRE DE L'ATELIER

LE JOURNAL
LE JOURNAL
D'ANNE FRANK

DISTRIBUTION

de
Frances GOODRICH et Albert HACKETT

adaptation de
Georges NEVEUX

mise en scène de
Pierre FRANCK

avec par ordre d'entrée en scène,
Bernard CROMBEY, Nathalie NIEL, Marie GILLAIN, Geneviève MNICH,
Maurice BENICHOU, Frédéric GORNY, Catherine ARDITI, Danièle ARDITI,
Jean-Marie BERNICAT, Gérard LARTIGAU

AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON
DU 27 FÉVRIER AU 14 AVRIL 1995

COPRODUCTION
THÉÂTRE DES CÉLESTINS
THÉÂTRE DE L'ATELIER

LE JOURNAL D'ANNE FRANK

de
Frances GOODRICH et Albert HACKETT

DISTRIBUTION

Mise en scène : Pierre FRANCK
Assistants : Jean GOULEY
Claude LULÉ
Décors : Jacques NOËL
Lumières : Stéphane ROUSSILHE

C'est une sensation étrange, pour moi, d'être un dans mon genre, d'écrire un journal. Je n'ai jamais écrit, mais il me semble que plus tard, ni moi ni personne ne s'intéressera aux confidences d'une écolière de treize ans.

avec par ordre d'entrée en scène,

Monsieur Frank : Bernard CROMBEY
Miep : Nathalie NIEL
Anne Frank : Marie GILLAIN
Madame Van Daan : Geneviève MNICH
Monsieur Van Daan : Maurice BENICHOU
Peter Van Daan : Frédéric GORNY
Madame Frank : Catherine ARDITI
Margot Frank : Danièle ARDITI
Monsieur Kraler : Jean-Marie BERNICAT
Monsieur Dussel : Gérard LARTIGAU

ANNE FRANK
20 juin 1942

AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON
DU 27 FÉVRIER AU 14 AVRIL 1995

SOMMAIRE

<i>Anne Frank revit dans le mystère du théâtre</i> – Claude Roy	P. 1
<i>Les assassins habitent toujours le monde</i> – Pierre Franck	P. 2
<i>Les juifs aux Pays-Bas</i>	P. 4
<i>La famille Frank</i>	P. 6
<i>La vie quotidienne à l'Annexe</i>	P. 9

C'est une sensation étrange, pour quelqu'un dans mon genre, d'écrire un journal. Non seulement je n'ai jamais écrit, mais il me semble que plus tard, ni moi ni personne ne s'intéressera aux confidences d'une écolière de treize ans.

Ce dossier a été réalisé par Marie-Françoise PALLUY, Responsable des Relations avec les Etablissements Scolaires et Universitaires et Anne WALLACH, documentaliste.

*Anne
20 juin 1942*

AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON

ANNE FRANK REVIT DANS LE MYSTÈRE DU THÉÂTRE

SOMMAIRE

Si les spectateurs ne voyaient que ce qu'ils voient, autant dire qu'ils le verraient à peine. Ils verraient des gens qui se chamaillent et se heurtent, une petite fille bavarde et sensible, des hommes courageux. Ils verraient les mots de tous les jours, les gestes de chaque jour. Ils verraient ce qu'on voit tous les jours, et qu'on ne regarde même plus. *Le Journal d'Anne Frank* c'est, au premier regard, une tranche de vie. On nomme, en art, tranches de vie ces images de la vie qui (précisément) ne tranchent pas.

Si juste que soit le dialogue de cette pièce qu'inspira le *Journal* de la petite morte du camp de Belsen (et celui de la version française de Georges Neveux est d'une miraculeuse, d'une simple justesse), si nous n'entendions que ce dialogue, si nous ne voyions

. *Anne Frank revit dans le mystère du théâtre* – Claude Roy P. 1
. *Les assassins habitent toujours le monde* – Pierre Franck P. 2

. *Les juifs aux Pays-Bas* P. 4
. *La famille Frank* P. 6

. *La vie quotidienne à l'Annexe* P. 9

. *Arrestation et déportation de la famille Frank* P. 11

. *Elles ont connu Anne Frank...* P. 13

. *Le Journal : des lettres... à la publication* P. 17

. *Le texte théâtral : Tableaux choisis* P. 21

Ce dossier a été réalisé par Marie-Françoise PALLUY, Responsable des Relations avec les Etablissements Scolaires et Universitaires et Anne WALLACH, documentaliste.

AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON

Claude ROY
In "L'avant-scène" n° 192

ANNE FRANK REVIT DANS LE MYSTÈRE DU THÉÂTRE

Si les spectateurs ne voyaient que ce qu'ils voient, autant dire qu'ils le verraient à peine. Ils verraient des gens qui se chamaillent et se heurtent, une petite fille bavarde et sensible, des hommes courageux ou qui flanchent, les mots de tous les jours, les gestes de chaque jour. Ils verraient ce qu'on voit tous les jours, et qu'on ne regarde même plus. *Le Journal d'Anne Frank* c'est, au premier regard, une *tranche de vie*. On nomme, en art, tranches de vie ces images de la vie qui (précisément) ne tranchent pas.

Si juste que soit le dialogue de cette pièce qu'inspira le *Journal* de la petite morte du camp de Belsen (et celui de la version française de Georges Neveux est d'une miraculeuse, d'une simple justesse), si nous n'entendions que ce dialogue, si nous ne voyions que ces gens dans leur grenier, si nous n'étions que de leurs gestes quotidiens, de leurs rires et de leurs querelles, de leurs joies et de leurs rêves, *le Journal d'Anne Frank*, ce serait une très bonne pièce de théâtre. Seulement cela.

Mais nous savons bien que c'est d'autre chose qu'il s'agit. *Le Journal d'Anne Frank* est une pièce à quatre dimensions. Il s'agit non seulement d'une re-présentation, au sens premier du mot –on présente à nouveau devant nous une histoire réelle, qui est arrivée– mais d'une représentation qui se prolonge dans toute l'étendue de l'histoire.

Le Journal d'Anne Frank, ce n'est pas seulement ce qui s'est passé dans ce grenier hollandais entre le mois de juin 1942 et le 4 août 1944, mais ce qui s'est passé dans toute l'Europe pendant des années. Anne Frank, ce n'est pas seulement cette fille insupportable et charmante, fantasque et grave, tendre et malicieuse, dont nous connaissons les rêves et les rires, les jeux et la mélancolie, mais ce sont des centaines de milliers de petites filles et d'enfants dont nous ne saurons jamais rien, sinon qu'ils sont morts, qu'on les a brûlés, et le nombre de morts du peuple invisible auquel ils appartiennent. En "*chiffres ronds*", huit millions de juifs victimes du nazisme.

Le Journal d'Anne Frank, c'est beaucoup plus que *le Journal d'Anne Frank*. (...)

Anne Frank, c'est une petite fille. Une petite fille vivante, et qui va devenir un des chiffres de ce nombre interminable, lugubre et abstrait. Mais elle revit, dans le mystère du théâtre, pour nous rappeler que ces huit millions de morts furent des vivants. Comme Anne, comme M. et Mme Van Daan, comme Margot et M. Dussel. Comme vous, et moi.

Claude ROY

In "*L'avant-scène*" n° 192

Chère petite Anne, lorsque ton regard s'est éteint, ton cœur ayant cessé de battre, laisse-nous imaginer que ta dernière pensée s'est fixée sur tes mots à toi pour qu'ils traversent la nuit éternelle.

LES ASSASSINS HABITENT TOUJOURS LE MONDE

notre planète dite supérieure comme de minuscules cailloux qui devraient guider la route de toute créature dotée d'une conscience qui sache mesurer le poids de sa responsabilité. L'abdication de la raison au profit du délire halluciné même la route

Chaque jour des enfants innocents sont les victimes de la cruauté des hommes. Rien ne touche les exécuteurs sans foi, aucune émotion n'affleure des esprits abêtis, abrutis, sclérosés, investis par la propagande qui est la plus redoutable des armes, car elle atteint le cerveau, lequel dépourvu de la réflexion, commande l'anéantissement de communautés entières.

Ainsi de massacres en carnages sur la terre du vingtième siècle s'exhaussent les génocides qui sont le déshonneur, la honte de l'humanité.

Quelle gloire tirent-ils ces faiseurs de mort du meurtre de ces fillettes qui s'avancent les mains nues avec dans leurs yeux si candides l'espoir sous-jacent la peur ?

Aveugles ils sont, ils ne connaissent que l'ordre auquel ils obéissent. Soldats de l'enfer, sans discrimination et sans pitié, ils se repaissent du sang des vierges qu'ils achèvent après les avoir violées.

Un Messie avait annoncé que dans le même temps où le progrès ferait le bien-être, la paix régnerait enfin sur tout l'univers. Il n'avait pas prévu que l'évolution des sociétés serait détournée de son terme idéal. Ainsi, les inventions les plus scientifiques trouvent leurs meilleures applications comme machines à destruction systématique.

Ce monde-là, celui de Anne Frank, c'est le nôtre et nous ne bougeons pas, nous demeurons immobiles afin que surtout il ne change pas. Nous n'entendons pas le cri de la mouette qui signifie : *Grâce encore pour nos races sans cesse menacées !* Nous ne tirons pas la leçon du passé ignoré, rejeté, oublié, moqué. L'histoire, mais voyons, elle n'a jamais existé, c'est un leurre ! Chaque naissance éclôt son premier Adam ou son Eve originelle, donc en parfaite impunité et harmonie peuvent alors se réintégrer toutes les catastrophes.

Anne, petite Anne, vive, légère, toi dont l'alacrité a permis jusqu'au bout du chemin à ceux qui t'entouraient de croire, ton témoignage ne s'efface point. Ton journal, ta bouteille à la mer, nous est parvenu intact dans sa pureté. Tu étais faite pour la vie, pour la joie, ils ont coupé tes belles ailes, mais ton âme au moins celle-là, ils n'ont pas réussi à la damner, elle s'est élevée au-dessus de la médiocrité, par-delà la bestialité.

Chère petite Anne, lorsque ton regard s'est éteint, ton cœur ayant cessé de battre, laisse-nous imaginer que ta dernière pensée s'est fixée sur tes mots à toi pour qu'ils traversent la nuit éternelle.

LES JUIFS AUX PAYS-BAS

Ton miracle s'est accompli, ils ont été tirés du grenier carcéral et se sont répandus sur notre planète dite supérieure comme de minuscules cailloux qui devraient guider la route de toute créature dotée d'une conscience qui sache mesurer le poids de sa responsabilité. L'abdication de la raison au profit du délire halluciné mène la meute humaine aux pires excès.

Ton message, chère très chère Anne a survolé le temps et même si beaucoup d'autres jeunes filles ont péri sous le joug, tu demeures, toi, une de ces faibles mais entêtantes lueurs qui éclairent le monde.

Pierre FRANCK



communautaire et culturelle juive parvenait à survivre, en dépit du faible taux des naissances et du taux élevé des mariages mixtes.

Le premier décret antijuif fut promulgué le 31 août 1940. Le 22 octobre 1940, les entreprises commerciales appartenant ou étant dirigées par des juifs durent être recensées. Le 10 janvier 1941, un décret ordonna à tous les Juifs de se faire recenser. Les statistiques données par le bureau du recensement à la date du 27 août 1941 firent apparaître cent soixante mille Juifs enregistrés.

LES JUIFS AUX PAYS-BAS

Le 10 mai 1940, les Allemands envahirent les Pays-Bas sans avertissement. La résistance hollandaise s'effondra et Rotterdam se rendit le 13 mai. Le gouvernement, avec à sa tête la reine Wilhelmine, s'enfuit à Londres, où elle continua en exil à diriger les affaires du pays. Le 14 mai, les Hollandais capitulèrent.

Les Pays-Bas, réduits à la situation de pays incorporé au Reich en tant qu'Etat "allemand" furent gouvernés par une administration civile allemande, par un commissaire du Reich, l'Autrichien Artur Seyss-Inquart. Les postes importants furent remis à des nazis hollandais.

Le 25 février 1941, une grève générale paralysa les transports et l'industrie. Cette grève fut brutalement réprimée par l'armée allemande et la loi martiale fut proclamée. Les Allemands réussirent à étouffer toute résistance ouverte aux Pays-Bas sous l'occupation.

En septembre 1944, les forces aériennes alliées tentèrent des débarquements, et n'obtinrent qu'un succès partiel, libérant une partie du Sud de la Hollande, les Allemands gardant le reste du pays. La famine et la terreur : tel fut le sort de la Hollande jusqu'au 6 mai 1945, date à laquelle le pays fut libéré par Alliés et où la reine Wilhelmine retrouva son trône.

Immédiatement avant l'invasion allemande, cent quarante mille Juifs vivaient en Hollande dont trente mille réfugiés venus d'Allemagne et d'Autriche. Les Juifs jouaient un rôle important dans la vie politique et culturelle du pays. Ils entretenaient, outre leurs synagogues, des écoles religieuses et des organisations charitables qui fournissaient tout un ensemble de services sociaux, spécialement pour des réfugiés.

Les Juifs hollandais possédaient tous les droits civiques. Plusieurs de leurs institutions religieuses et charitables recevaient des subventions gouvernementales. La vie communautaire et culturelle juive parvenait à survivre, en dépit du faible taux des naissances et du taux élevé des mariages mixtes.

Le premier décret antijuif fut promulgué le 31 août 1940. Le 22 octobre 1940, les entreprises commerciales appartenant ou étant dirigées par des juifs durent être recensées. Le 10 janvier 1941, un décret ordonna à tous les Juifs de se faire recenser. Les statistiques données par le bureau du recensement à la date du 27 août 1941 firent apparaître cent soixante mille Juifs enregistrés.

Le 12 février 1941, au milieu d'une série d'incidents violents, Hans Rauter, dignitaire SS et chef de la police convoqua plusieurs dirigeants juifs d'Amsterdam et exigea la création d'un Conseil juif qui devrait assurer l'ordre : *Le Joodsche Raad*.

Une semaine plus tard, dans le Sud d'Amsterdam, secteur plus prospère où vivaient un quart des Juifs d'Amsterdam, éclata un nouvel incident violent entre une patrouille de police allemande et des Juifs. Quelques jours après, les Allemands arrêtaient quatre cents Juifs, âgés de vingt à trente ans, qui furent par la suite déportés à Mauthausen. Ces arrestations et cette déportation furent l'une des causes de la grève du 25 février 1941 au Pays-Bas.

Le 12 mars 1941, les Allemands se mirent à "*aryaniser*" les biens juifs et ce jusqu'au décret du 21 mars 1942 qui autorisa leur expropriation complète, à l'exception d'objets comme les alliances et les dents en or.

Les Allemands placèrent toutes les organisations juives sous l'autorité du *Joodsche Raad*, le 18 mars 1941. Des décrets furent alors promulgués interdisant aux Juifs de voyager, les expulsant de l'administration publique, des postes culturels et de la Bourse, leur interdisant l'entrée des parcs publics. Le 29 août 1941, les enfants juifs se virent interdire l'entrée des écoles publiques et des écoles professionnelles.

Au printemps 1941, un Bureau central de l'émigration juive fut chargé de rassembler les Juifs et de les déporter. En janvier 1942, des camps de travaux forcés pour les Juifs furent créés. A la même époque, on commença à concentrer les Juifs hollandais à Amsterdam. Le 29 avril 1942, l'étoile juive qui servait à identifier les Juifs fut instituée. On restreignit en outre les activités professionnelles des Juifs. On leur imposa le couvre-feu.

En juillet 1942, les déportations commencèrent et se poursuivirent jusqu'en septembre 1943. Deux camps de transit, Westerbork et Vught, furent créés. Les Juifs y furent concentrés avant d'être déportés à Auschwitz. Le 29 septembre 1943, lors du dernier rassemblement important, cinq mille Juifs environ, y compris les dirigeants du *Joodsche Raad*, furent déportés en passant par Westerbork. Seules, quelques catégories de Juifs restaient encore protégées, dans lesquelles entraient les diamantaires et les époux juifs qui avait fait un mariage mixte. La plupart furent déportés au début de 1944.

Quelque cent dix mille Juifs furent déportés à Auschwitz. Cinq mille Juifs environ survécurent aux camps de la mort. 75 pour 100 de Juifs hollandais périrent.

LA FAMILLE FRANK

Adolf Hitler naquit en 1889 en Autriche ; la même année Otto Frank vit le jour. Son père, propriétaire d'une banque, souhaitait que son fils lui succède. Lors de la première guerre mondiale, Otto Frank dut servir dans l'armée allemande et combattre sur le front français. Démobilisé avec le grade de lieutenant, il dut faire face aux pertes financières élevées que subissait l'entreprise familiale. Pour tenter d'insuffler une nouvelle vie à la firme, une filiale néerlandaise fut créée en 1923 et liquidée un an plus tard. Otto Frank eut cependant le temps de tisser des liens solides aux Pays Bas. A son retour à Francfort au printemps 1925, il épousa Edith Holländer. Ils eurent deux enfants : Margot née le 16 février 1926 et Anne le 12 juin 1929.



Le nombre croissant d'adhérents au nazisme au début des années 1930 causa de grands soucis à Otto Frank. Il ne songeait pas seulement à ses activités commerciales mais surtout à l'avenir de ses enfants. Depuis longtemps, il était évident qu'avec Hitler au pouvoir, les juifs n'avaient plus d'avenir. Nommé Chancelier du Reich le 30 janvier 1933, Hitler réussira à détenir en quelques années les pleins pouvoirs et l'Allemagne cessa alors d'être une démocratie pour sombrer dans la dictature.

A la suite des événements survenus en Allemagne, le dessein d'émigrer vers la Hollande se précisa de plus en plus. Au cours de l'été 1933 s'offrit la possibilité d'ouvrir à Amsterdam une agence commerciale pour Opekta, firme qui fabriquait la pectine employée pour la préparation des confitures. La famille Frank quitta Francfort pour Aix-la-Chapelle puis pour Amsterdam.

Il régnait aux Pays-Bas un calme relatif. Du fait de sa position de pays neutre la Hollande semblait être un havre de sécurité aux yeux de la famille Frank. Rien ne semblait interdire à Margot et à Anne de connaître une jeunesse insouciante. Les affaires de la filiale Opekta marchaient de mieux en mieux. Otto Frank put engager quelques personnes dont Victor Kraler et Miep Gies. En 1938 une nouvelle entreprise fut créée : Pectacon qui commercialisait un mélange d'épices puis Hermann Van Daan entra au service de la firme ainsi que Koophuis qui devint le comptable des deux entreprises.

Le 10 mai 1940, les troupes allemandes envahirent les Pays-Bas. La population attendait l'évolution des événements et espérait que la situation ne deviendrait pas aussi mauvaise qu'en Allemagne. A première vue, les premiers mois n'apportèrent pas beaucoup de changement. Grâce à une politique de modération, l'occupant tentait de rallier les Néerlandais à sa cause. Mais après l'été 1940 la solution devint claire : hommes, femmes et enfants juifs seraient isolés du restant de la population.

Le 1er décembre 1940, plus de six mois après l'invasion allemande, Otto Frank transféra les bureaux et les magasins d'Opekta et de Pectacon au Prinsengracht 263. Dans le courant de l'année 1941 il devint évident pour Otto Frank qu'il ne pourrait pas officiellement rester plus longtemps le maître de son entreprise commerciale puisque l'occupant interdirait tôt ou tard aux juifs de posséder une affaire à leur nom. Il se démit donc de ses fonctions de directeur de Pectacon, nomma Koophuis à sa place, puis quelques mois plus tard, il renonça également à son titre de directeur d'Opekta qui continua ses activités sous la gestion officielle de M. Koophuis .

Bien que l'entreprise commerciale semblait être à l'abri, Otto Frank était de plus en plus inquiet pour l'avenir. Jusqu'en juin 1940 il avait cru avoir trouvé la sécurité aux Pays-Bas et même après l'occupation du pays, il espérait que la persécution des juifs n'aurait aucune suite fâcheuse.

Mais les événements lui prouvèrent le contraire. L'idée germa alors de créer une cachette dans "*l'Arrière-maison*" du Prinsengracht. Les termes "se cacher", "entrer dans la clandestinité" naquirent durant la guerre et comme dans la plupart des cas on se cachait à la campagne, dans des fermes ou dans les bois, Otto Frank choisit un endroit moins évident à première vue : l'Arrière maison de son immeuble à usage commercial.

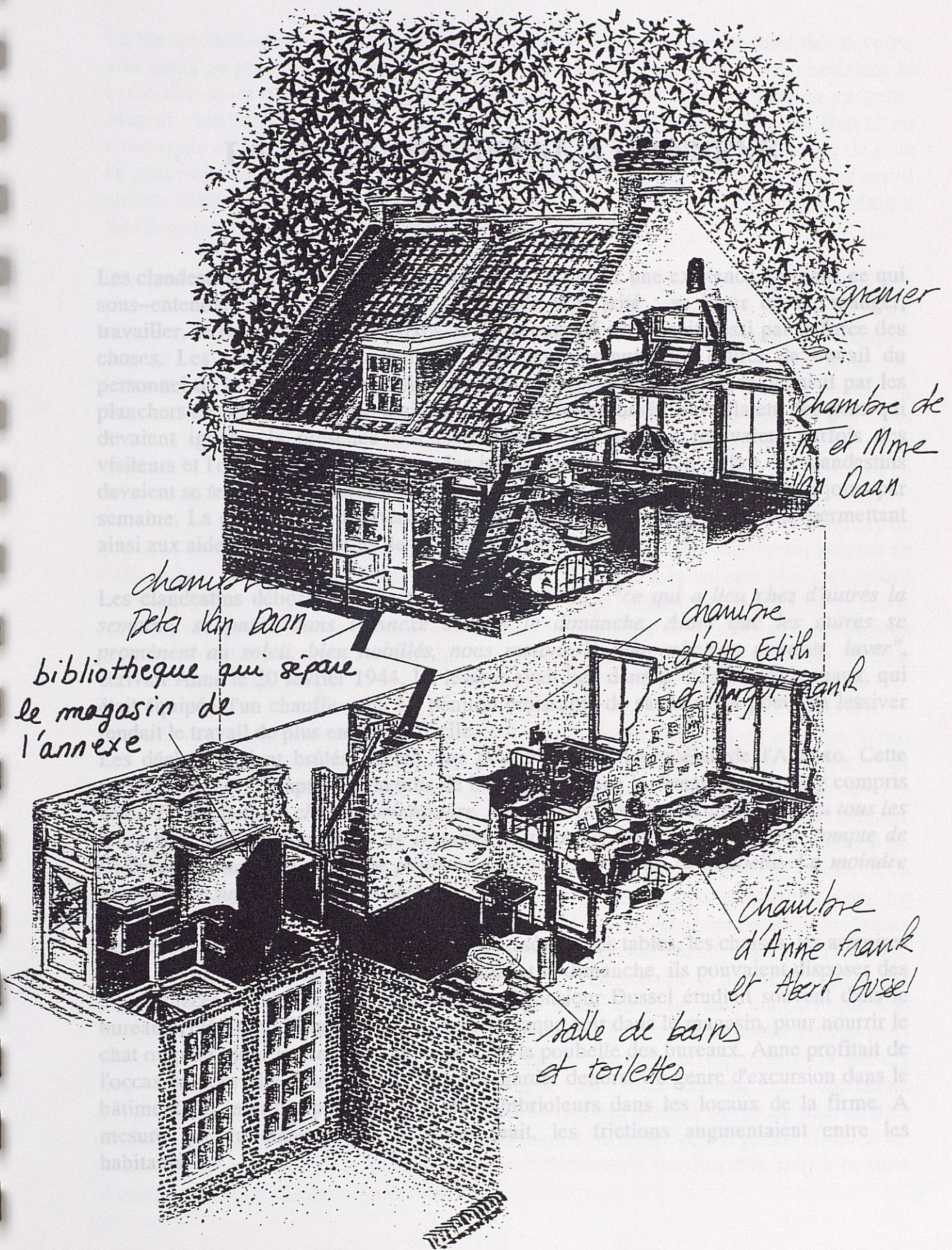
Durant les premiers mois de 1942, du mobilier, de l'équipement ménager et des denrées alimentaires furent apportés dans "*l'Arrière-maison*" aussi discrètement que possible. Le grenier et les deux étages furent vidés et rendus presque habitables. Koophuis, Kraler et Miep Gies, les collaborateurs les plus proches, étaient les seuls au courant des préparations. L'opération se déroula dans le plus grand secret.

Bien que les préparatifs atteignaient déjà un stade avancé, la raison directe de se cacher survint d'une façon inattendue. Le dimanche 5 juillet 1942, Margot reçut une convocation des services de sécurité. Elle devait se présenter le lendemain pour faire partie d'un convoi vers un camp de travail en Allemagne. Des milliers d'autres garçons et de filles juifs – Margot n'était alors âgée que de 16 ans – reçurent une convocation semblable le même jour. Otto Frank décida de ne plus ajourner son projet et la famille Frank s'installa dans "*l'Arrière-maison*", le 6 juillet 1942. Une semaine après l'arrivée de la famille Frank, les Van Daan entrèrent aussi dans la clandestinité et occupèrent l'étage supérieur de "*l'Arrière-maison*". Quelques mois plus tard, le 16 novembre 1942 arriva finalement le huitième et dernier clandestin. A partir de ce moment, Anne dut partager sa chambrette avec le dentiste Dussel.



bibliothèque
le magasin de
l'annexe

chambre
d'Anne Frank
et Bert Dussel



grenier

chambre de
M. et Mme
van Daan

chambre
Deta Van Daan

bibliothèque qui sépare
le magasin de
l'annexe

chambre
d'Otto Edith
et Margot Frank

chambre
d'Anne Frank
et Albert Gussel

salle de bains
et toilettes

La vie quotidienne pour Anne, Margot et Peter signifiait étudier et faire des devoirs, afin qu'ils ne prennent pas trop de retard au niveau scolaire. Otto Frank continuait le cycle des cours du lycée juif, grâce à des livres d'études emportés dans la cachette. Margot s'inscrivit à un cours de latin par correspondance, sous le nom de Bep et en compagnie d'un autre juif. Elle travaillait de plus en plus pendant son temps libre. Lorsque son premier journal fut rempli, elle se servit ensuite d'autres cahiers, de feuilles de papier et même d'un livre de caisse. Margot tenait aussi un journal qui ne fut toutefois pas conservé.

LA VIE QUOTIDIENNE À L'ANNEXE

Les clandestins essayèrent autant que possible de mener une existence normale, ce qui sous-entendait avant tout de faire preuve de régularité : se lever du lit, manger, travailler, se reposer... à heures fixes. Cette régularité s'imposait aussi par la force des choses. Les clandestins devaient, en effet, tenir compte des heures de travail du personnel du bureau et du magasin. Le moindre bruit se propageait facilement par les planchers en bois de la vieille maison et au rez-de-chaussée travaillaient des gens qui devaient ignorer la présence des clandestins. Les bureaux recevaient parfois des visiteurs et l'on travaillait aussi dans les immeubles voisins. De ce fait, les clandestins devaient se tenir aussi tranquille que possible entre 8 h 30 du matin et 17 h, 6 jours par semaine. La pause de midi interrompait, heureusement, la longue journée permettant ainsi aux aides des clandestins de se rendre dans l'Annexe.

Les clandestins débordaient d'activités le dimanche : *"ce qui a lieu chez d'autres la semaine, se passe dans l'Annexe secrète le dimanche. Alors que les autres se promènent au soleil, bien habillés, nous restons là pour récupérer, nettoyer, laver"*, écrivait Anne le 20 février 1944. La lessive avait lieu dans la cuisine des bureaux, qui était équipée d'un chauffe-eau. La pénurie croissante de savon et de poudre à lessiver rendait le travail de plus en plus difficile.

Les déchets étaient brûlés, autant que possible, dans les poêles de l'Annexe. Cette opération avait lieu après les heures de bureau ainsi que le dimanche matin, y compris l'été. *"En dépit d'une chaleur printanière, nous sommes obligés d'allumer le feu tous les jours pour brûler les déchets de légumes et autres ordures. Ayant à tenir compte de l'homme du magasin, nous ne pouvons pas nous servir de la poubelle. La moindre imprudence suffirait à nous trahir"*.

Les huit habitants se sentaient souvent opprésés par les tables, les chaises, les armoires et les lits qui emplissaient l'Annexe. Le soir et le dimanche, ils pouvaient disposer des autres pièces de l'immeuble. Le soir venu, Monsieur Dussel étudiait souvent dans le bureau privé d'Otto Frank. Peter se rendait chaque soir dans le magasin, pour nourrir le chat ou pour vider les cendres du poêle dans la poubelle des bureaux. Anne profitait de l'occasion pour aller dans les bureaux et regarder dehors. Ce genre d'excursion dans le bâtiment fut interdit après la visite de cambrioleurs dans les locaux de la firme. A mesure que la clandestinité se prolongeait, les frictions augmentaient entre les habitants.

La vie quotidienne pour Anne, Margot et Peter signifiait étudier et faire des devoirs, afin qu'ils ne prennent pas trop de retard au niveau scolaire. Otto Frank continuait le cycle des cours du lycée juif, grâce à des livres d'études emportés dans la cachette. Margot s'inscrivit à un cours de latin par correspondance, sous le nom de Bep et en compagnie d'Anne suivit également des leçons de sténographie. Anne écrivait de plus en plus pendant son temps libre. Lorsque son premier journal fut rempli, elle se servit ensuite d'autres cahiers, de feuilles de papier et même d'un livre de caisse. Margot tenait aussi un journal qui ne fut toutefois pas conservé.

Dès que débuta la période de clandestinité, des mesures durent être prises afin que personne ne puisse regarder à l'intérieur. Dès la tombée de l'obscurité les habitants accrochaient des cloisons devant les fenêtres et pouvaient alors allumer des lampes. Peu de voisins auront ainsi soupçonné que "*L'Arrière-maison*" servait de cachette. Cette dernière dut aussi être camouflée de l'intérieur. Monsieur Voskuyl, le père de Bep, avait été mis au courant, entre-temps, de la présence des clandestins. Au mois d'août 1942 il fabriqua la bibliothèque pivotante qui fut aménagée devant la porte d'accès du couloir, créant ainsi l'impression que la maison s'arrêtait là. Un panneau en bois fut fixé sur la vitre de la porte menant à la maison de devant. "*L'Arrière-maison*" fut aussi soustraite autrement aux regards. Les fenêtres du palier étaient recouvertes de papiers opaques. Celles situées du côté jardin de la maison de devant furent peintes en bleu, sous prétexte que la lumière solaire porte préjudice à la conservation des épices emmagasinées ici. Tout était fait pour éviter que le personnel du magasin ne se rende vers l'arrière maison en empruntant le couloir. Ces gens étaient laissés dans l'illusion que le laboratoire d'autrefois était inoccupé. Il s'avéra, malgré tout, difficile de tenir l'arrière maison cachée.

A partir du 6 juillet 1942, le sort des clandestins reposait entièrement entre les mains des aides. Ces derniers étaient conscients des risques énormes qu'ils prenaient, de lourdes sanctions punissant toute aide apportée à des clandestins. Ils couraient aussi le risque de se voir déportés vers un camp. Ils fournissaient la nourriture, les vêtements, les médicaments, les livres et tout ce qui s'avérait encore indispensable. Beaucoup de produits devinrent rares et manquèrent de plus en plus. La nourriture ne s'obtenait qu'en échange de tickets de rationnement. Il n'existait pas de tickets semblables pour les habitants de l'arrière maison qui vivaient dans l'illégalité. Les aides devaient se donner la plus grande peine pour trouver de la nourriture. L'aide venait aussi de l'extérieur, bien que ces étrangers ne connaissent pas l'existence de la cachette. Ainsi par exemple, Van Daan avait autrefois introduit Miep chez un ami boucher qui leur fournissait souvent de la viande sans ticket. Monsieur Kleiman entretenait des relations avec un boulanger qui livrait le pain sans exiger les tickets correspondants. A mesure que durait l'occupation allemande et que les marchandises se raréfiaient, l'approvisionnement en vivres des occupants de l'arrière maison devint de plus en plus difficile. Il faut tenir compte de l'état de tension constante sous laquelle vivaient les aides et les clandestins : la crainte de se voir découverts ou d'en dire trop à la suite d'une imprudence commise soudainement.

ARRESTATION ET DÉPORTATION DE LA FAMILLE FRANK

Le mardi 1er août 1944, Anne écrivait la dernière page de son journal. Le 4 août entre 10 h 00 et 10 h 30 du matin une voiture s'arrêta devant l'immeuble du n° 263 du Prinsengracht. La police allemande arrêta les 8 clandestins ainsi que Viktor Klugler et J. Kleiman qui furent emprisonnés le jour même et emmenés dans un camp de transit sans procès. Le 18 septembre Kleiman fut relâché pour des raisons de santé et Kluger réussit à s'échapper le 28 mars 1945. Après leur arrestation, les clandestins restèrent 4 jours dans une maison d'arrêt à Amsterdam avant d'être transférés au camp de transit spécialement conçu pour les juifs néerlandais de Westerbork.

Le 3 septembre, Anne Frank et ses compagnons furent emmenés à destination d'Auschwitz-Birkenau par le dernier convoi qui comprenait 498 hommes, 442 femmes et 79 enfants soit 1 019 personnes au total. 200 kilomètres seulement à vol d'oiseau séparaient ce convoi des Alliés qui avaient déjà atteint Bruxelles.

Dans la nuit du 5 au 6 septembre, le convoi arriva à Auschwitz. Immédiatement les hommes et les femmes furent séparés ; 549 personnes dont tous les enfants de moins de 15 ans, et Hermaan Van Daan, furent gazées le jour même. Les femmes encore valides durent marcher jusqu'au camp de Birkenau et parmi elles se trouvaient Edith Frank et ses filles qui aboutirent dans le Frauenblock 29. Augusta Van Daan fut transportée d'Auschwitz via Bergen-Belsen et Buchenwald à Theresienstadt, le 9 avril 1945. De là, elle a certainement été déportée ailleurs, où elle succomba. On ignore toujours le lieu et la date de sa mort. Peter Van Daan fut déporté le 16 janvier 1945 d'Auschwitz à Mauthausen (Autriche), où il succomba le 5 mai, 3 jours seulement avant la Libération. Albert Dussel mourut le 20 décembre 1944 dans le camp de concentration de Neuengamme.

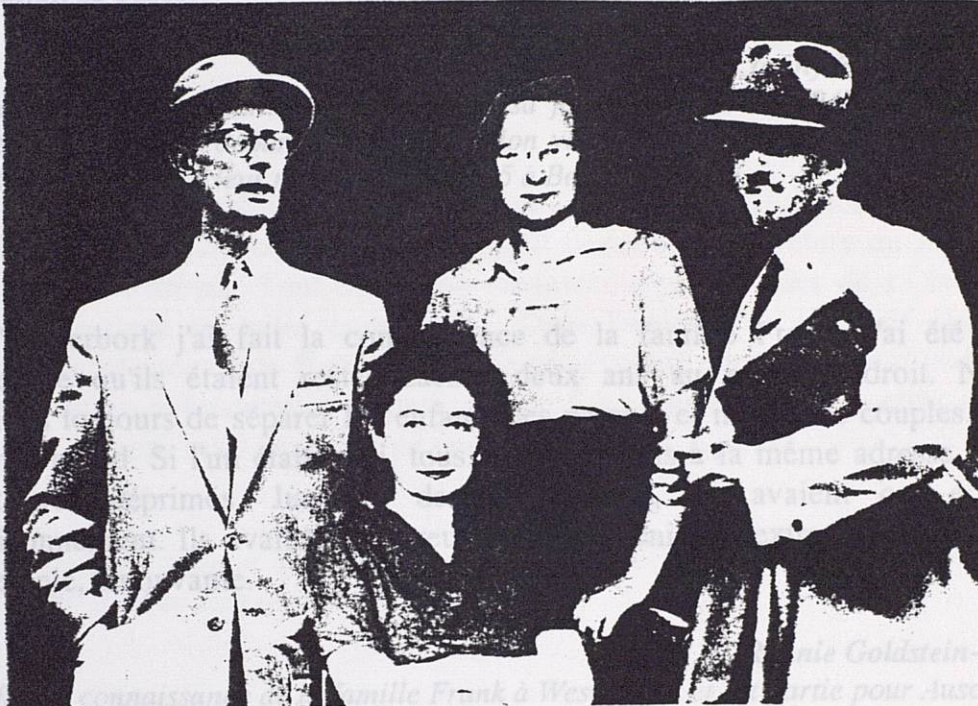
Margot et Anne passèrent presque deux mois à Birkenau et restèrent quelque temps dans le Krätzeblock car elles souffraient de la gale. Leur mère ne voulait pas les laisser seules et resta auprès d'elles jusqu'à leur départ pour Bergen-Belsen, probablement le 28 octobre 1944. Elle mourut le 6 janvier 1945 à Auschwitz-Birkenau, de chagrin et d'épuisement.

Le 28 octobre Anne et Margot furent transportées à Bergen-Belsen, qui avait servi au début de camp d'échange pour juifs, dont certains destinés à être envoyés en Palestine. Il n'y avait pas de chambre à gaz mais les conditions de vie, surtout dans la dernière période de la guerre, y étaient si épouvantables que des dizaines de milliers de personnes y moururent.

En mars 1945, Margot et Anne Frank succombèrent à quelques jours d'écart du typhus et d'épuisement. Les corps des deux filles se trouvent sans doute dans la fosse commune de Bergen-Belsen. Le 15 avril, le camp fut libéré par les anglais.

Selon les statistiques de la Croix Rouge néerlandaise publiées en 1953, 45 hommes et 82 femmes survécurent sur les 1 019 déportés du convoi qui avait quitté Westerbork pour Auschwitz le 3 septembre 1944.

Otto Frank était le seul des 8 clandestins à avoir survécu aux camps de concentration. Après la libération d'Auschwitz par l'armée russe, il gagna Odessa et, de là Marseille, en bateau. Le 3 juin 1945, il retrouvait Amsterdam, où il vécut jusqu'en 1953. Il s'établit ensuite en Suisse, à Bâle, où vivaient sa sœur et sa famille ainsi que son frère. Il épousa Elfriede Geiringer qui avait survécu à Auschwitz mais avait perdu son mari et son fils. Jusqu'à sa mort, le 19 août 1980, Otto Frank se consacra au journal de sa fille, Anne.



Quatre des collaborateurs d'Otto Frank ont aidé les habitants de l'Amexe, et leur ont fourni nourriture, vêtements et des nouvelles du monde extérieur : (de gauche à droite) M. Koophuis, Miep Gies, Elli Vassen et M. Kraler.

Lennie de Jong-Van Naarden

ELLES ONT CONNU ANNE FRANK...

... En même temps arrivait un autre groupe où se trouvait la famille Frank. Notre attention a été attirée par deux filles à l'allure sportive, habillées de survêtements et harnachées de sac à dos. On aurait cru qu'elles partaient à la neige. Elles avaient l'air heureuses de se trouver à l'air libre, de respirer, de bouger comme après une longue captivité...

Il régnait une atmosphère un peu irréaliste dans cette gare – le bleu du ciel, la douceur du soleil et tous ces gens qu'on poussait dans les trains. Anne regardait autour d'elle comme si elle n'avait vu personne depuis très longtemps. Les compartiments étaient fermés aux deux extrémités par des portes. Nous n'avons échangé aucune parole avec les filles Frank pendant le transport. Elles étaient près de leurs parents. Elles savaient ce qui allait se passer.

Janny Brandes-Brilleslijper

Janny a fait la connaissance de Anne et de sa famille le 8 août 1944 à la gare centrale d'Amsterdam, point de départ de la déportation vers le camp de Westerbork. Elle a assisté Anne et Margot jusqu'à leur mort en mars 1945 à Bergen-Belsen.

... A Westerbork j'ai fait la connaissance de la famille Frank. J'ai été stupéfaite d'apprendre qu'ils étaient restés cachés deux ans au même endroit. Nous nous efforçons toujours de séparer les enfants des parents et même les couples. Le risque était trop grand. Si l'un était trahi, tous étaient surpris à la même adresse. Les Frank étaient très déprimés. Jusqu'au dernier moment, ils avaient cru échapper à l'emprisonnement. Ils avaient fait preuve d'une ingéniosité extraordinaire. C'était une famille unie, émouvante.

Ronnie Goldstein-Van Cleef

Elle a fait la connaissance de la famille Frank à Westerbork et est partie pour Auschwitz dans le dernier convoi du 3 septembre 1944.

... J'ai rencontré la famille Frank pour la première fois à Westerbork. Nous avons de bonnes relations avec Madame Frank que j'ai persisté à appeler ainsi. C'était vraiment une femme extraordinaire. Elle prenait soin de ses filles dont elle s'occupait sans relâche. Anne surtout était une enfant charmante. Je souffrais de les voir si jeunes sans pouvoir rien faire pour les sortir de là. Elles attendaient encore tout de la vie. C'était aussi notre cas, mais nous avions quelques années de plus.

Lennie de Jong-Van Naarden

... A Auschwitz nous nous soutenions les unes aux autres. Nous dépassions les limites de nos forces. Anne avait dû être admise au Krätzeblock, elle avait la gale. Margot l'avait volontairement rejointe. Les deux sœurs sont restées ensemble. Leur mère était désespérée. Je l'ai aidée à creuser un petit trou sous le mur en bois de la baraque où étaient couchés les deux enfants. J'ai gratté au bon endroit et nous avons pu parler avec les filles. Margot a attrapé le morceau de pain que je lui avais glissé et elles l'ont partagé.

Lennie de Jong-Van Naarden

... Anne aimait constituer des albums de poésie où chacun écrivait. Elle avait beaucoup d'amis. Plus que d'amies, surtout en dernière année d'école primaire et en première année de lycée. Les garçons étaient très épris d'elle. Elle éprouvait toujours du plaisir à ... Une sélection a eu lieu à Auschwitz. Anne et Margot étaient dans ma rangée. Anne était très silencieuse, refermée sur elle-même. Le fait d'avoir échoué dans un camp après des mois d'une existence très protégée les avait terriblement atteintes, cela se voyait. Elles avaient perdu l'énergie de se battre, de lutter contre les difficultés.

Ronnie Goldstein-Van Cleef

... Anne avait une santé délicate. J'ignore la cause de son mal. Elle souffrait vraisemblablement d'une fièvre rhumatismale. Dans ces moments-là, je ne manquais jamais de lui rendre visite et de lui apporter les devoirs. Pourtant, elle était toujours gaie. Elle adorait les farces, les petits secrets et le babillage. Elle collectionnait ... La mère et les deux filles étaient inséparables et se sont sûrement beaucoup aidées mutuellement. Tous les conflits que l'on peut déduire de la lecture du Journal étaient balayés par la détresse. Tout ce qu'une adolescente peut penser de sa mère n'a plus d'importance dans de telles conditions... Dans l'Annexe la vie était étouffante, le moindre conflit prenait de l'ampleur. Anne se révoltait contre sa mère mais au camp cette opposition a totalement disparu. Grâce à ce soutien mutuel, elles auraient pu échapper à la mort, mais personne ne peut rien contre le typhus.

Bloeme Evers-Emden

... Sa rencontre avec Anne et Margot remonte au lycée juif rendu obligatoire pour les enfants juifs en 1941. Elles se sont retrouvées à Auschwitz.

... Anne et Margot agonisaient comme beaucoup d'autres, mais c'était encore plus triste car ces enfants étaient si jeunes encore. Quel destin affreux ! Elles n'avaient encore rien reçu de la vie. Anne attendait tant de son existence après la libération, elle m'avait parlé une fois avec une maturité étonnante de son désir d'écrire, me révélant d'une façon si poignante ses rêves de jeune fille, son désir de voyager, d'aimer...

Rachel Van Amerongen-Frankfooder

... Elle a rencontré Otto et Anne Frank pour la première fois à Westerbork puis elle a vécu dans la baraque de Anne et de Margot à Bergen-Belsen.

... Anne souffrait elle aussi du typhus exanthématique, elle était malade, déshydratée. Elle ne tenait plus debout, c'était terrible, mais tant que Margot a vécu, elle a résisté. Anne a cessé de lutter après la mort de Margot. Le courage et la maîtrise de soi l'ont abandonné. Toutes ses résistances ont lâché, rien n'avait plus de sens pour elle.

Janny Brandes-Brilleslijper

... Anne aimait constituer des albums de poésie où chacun écrivait. Elle avait beaucoup d'amis. Plus que d'amies, surtout en dernière année d'école primaire et en première année de lycée. Les garçons étaient très épris d'elle. Elle éprouvait toujours du plaisir à les voir la regarder. Elle passait beaucoup de temps à arranger ses longs cheveux. Sa chevelure était un souci constant. Elle possédait une particularité comique que je n'avais jamais remarquée auparavant : elle se déboîtait l'épaule pour faire rire les enfants.

Anne avait une santé délicate. J'ignore la cause de son mal. Cela durait quelques jours. Elle souffrait vraisemblablement d'une fièvre rhumatismale. Dans ces moments-là, je ne manquais jamais de lui rendre visite et de lui apporter les devoirs. Pourtant, elle était toujours gaie. Elle adorait les farces, les petits secrets et le babillage. Elle collectionnait les portraits de vedettes de cinéma que l'on retrouve sur les murs de la Maison d'Anne Frank : Diane Derby et quelques autres. Cela ne m'intéressait pas vraiment. Nous échangeions les photos des enfants des maisons royales des Pays-Bas et d'Angleterre. Elle commençait à écrire.

C'était une petite fille décidée, très gentille, appréciée de tout le monde, toujours au centre de nos petites fêtes. Il en était de même à l'école. Je me souviens que ma mère, qui l'aimait beaucoup, disait : *"Dieu sait tout, mais Anne encore mieux."* Elle reçut son journal pour son treizième anniversaire. J'ignore si c'était le premier ou le second, je me souviens de l'avoir vue écrire sans relâche dans des cahiers, même à l'école pendant la récréation, en dissimulant le texte de la main. Personne n'avait le droit de regarder. J'étais très avide d'en connaître le contenu, mais elle ne l'a jamais montré à personne. (...)

Un mois après, début février peut-être, une de mes connaissances, une dame assez âgée, est venue vers moi. Il y avait de la neige.

"Sais-tu qu'il y a aussi des Néerlandais ? J'ai parlé à Mme Van Daan."

Je l'avais rencontrée avant la déportation. Elle m'a appris qu'Anne se trouvait là. Elle savait très bien que c'était mon amie.

"Essaie d'aller le long des barbelés pour lui parler", m'a-t-elle conseillé. Je suis venue le soir, le hasard a bien fait les choses, Mme Van Daan était là. Je lui ai demandé :

"Pouvez-vous appeler Anne ?"

- *Oui, oui, attends, m'a-t-elle répondu, je vais la chercher, mais Margot est très malade et couchée.*"

J'étais impatiente de voir Anne, j'ai attendu quelques minutes dans l'obscurité.

Elle est arrivée à la hauteur des barbelés. Je ne pouvais pas la voir. Il faisait noir, il y avait de la paille.

Anne était une petite fille brisée, à un point effrayant. Elle a éclaté en sanglots et m'a dit "*Mes parents sont morts.*"

Cette scène est restée gravée en moi. Elle éprouvait une détresse infinie, ne pouvant imaginer que son père avait survécu. M. Frank était encore jeune, en bonne santé, et les Allemands effectuaient une sélection sur l'apparence, non sur l'âge. Un prisonnier malade était directement envoyé à la chambre à gaz. Si Anne avait su que son père vivait, elle aurait peut-être eu la force de résister. Elle est morte très peu de temps avant la libération du camp.

Nous nous sommes mises à pleurer toutes les deux. Je lui ai raconté la mort de ma mère qu'elle ignorait, elle n'était au courant que pour le bébé. Je lui ai parlé de ma petite sœur, de mon père qui était à l'hôpital. Il est mort deux semaines après. Elle m'a dit que Margot était très malade. Elle m'a expliqué qu'elle n'était jamais allée en Suisse. Les Frank avaient fait courir ce bruit pour que tout le monde pense qu'ils étaient réellement partis chez leur grand-mère. Elle a ajouté : "*Ici nous n'avons rien à manger, nous avons froid, nous n'avons pas de vêtements, je suis très maigre et ils m'ont rasée.*" C'était terrible pour elle qui avait toujours beaucoup soigné ses cheveux. Ils avaient peut-être un peu repoussé depuis, mais ce n'était plus la longue chevelure dont elle faisait des boucles. Sa situation était bien plus dramatique que la nôtre.

Lies Goosens

Toutes les deux avaient quatre ans lorsqu'en 1933 elles ont quitté l'Allemagne pour les Pays-Bas. Elles étaient voisines sur la place de la Merwede à Amsterdam-Sud et ont grandi ensemble. En classe, à l'école maternelle, à l'école primaire puis au lycée, elles étaient assises l'une à côté de l'autre jusqu'à l'entrée dans la clandestinité de la famille Frank en juillet 1942. Début 1945 à Bergen-Belsen, juste avant la mort d'Anne, elles se sont parlé plusieurs fois, séparées par des barbelés.

LE JOURNAL : DES LETTRES... À LA PUBLICATION

Pendant un peu plus de deux ans, Anne relate dans son Journal les événements survenus dans *"l'Arrière-maison"*. Au début, des événements journaliers sont évoqués mais au bout de quelques semaines, elle modifie son style littéraire. Dans des lettres adressées à Kitty, une amie imaginaire, Anne expose de plus en plus ses sentiments personnels et sa propre évolution ainsi que des informations venues de l'extérieur. Anne ne parvient pas à chasser de son esprit la guerre et la persécution des juifs. De temps en temps? elle décrit les sentiments de culpabilité qu'elle éprouve lorsqu'elle compare son sort à celui subi par d'autres.

Le 28 mars 1944, au cours d'une émission radio diffusée, un membre du gouvernement néerlandais en exil s'exprime ainsi : *"l'histoire ne s'écrit pas seulement à l'appui de documents officiels et de pièces d'archives. Si nous voulons que nos descendants comprennent pleinement ce que notre peuple a enduré pendant ces années et ce que nous avons surmonté, nous aurons justement besoin de documents modestes : un journal, des lettres d'un travailleur en Allemagne, une série de prêches,..."* Ce discours pousse Anne à travailler à son Journal et elle écrit le 11 mai 1944 : *"Après la guerre, je voudrais publier un roman sur 'l'Arrière-maison', mais mon Journal me servira de document."*

Un peu plus d'une semaine plus tard, elle commence à réécrire ses premiers journaux, change de style littéraire, retranche des parties qu'elle juge moins importantes, ajoute des passages à l'attention du futur lecteur et imagine d'autres noms pour les habitants de *"l'Arrière-maison"*.

Anne dut passer beaucoup de temps à la réécriture de son Journal mais elle n'eut pas la possibilité de mener son travail à terme. Le 4 août, quelques heures après l'arrestation des clandestins, Miep se rend dans *"l'Arrière-maison"*. Au milieu du désordre général, elle trouve les papiers d'Anne sur le sol et les range dans son bureau dans l'espoir de les lui restituer plus tard.

Otto Frank revint à Amsterdam en juin 1945 et s'installa chez Miep. Il savait que son épouse était décédée mais il gardait espoir de revoir Anne et Margot vivantes. Comme beaucoup d'autres, il fait paraître un avis de recherche dans les journaux et quelques semaines après, il apprend que ses filles ne reviendront jamais (des prisonniers réchappés de Bergen-Belsen lui confirment la nouvelle : ils avaient assisté Anne et Margot à leurs derniers moments).

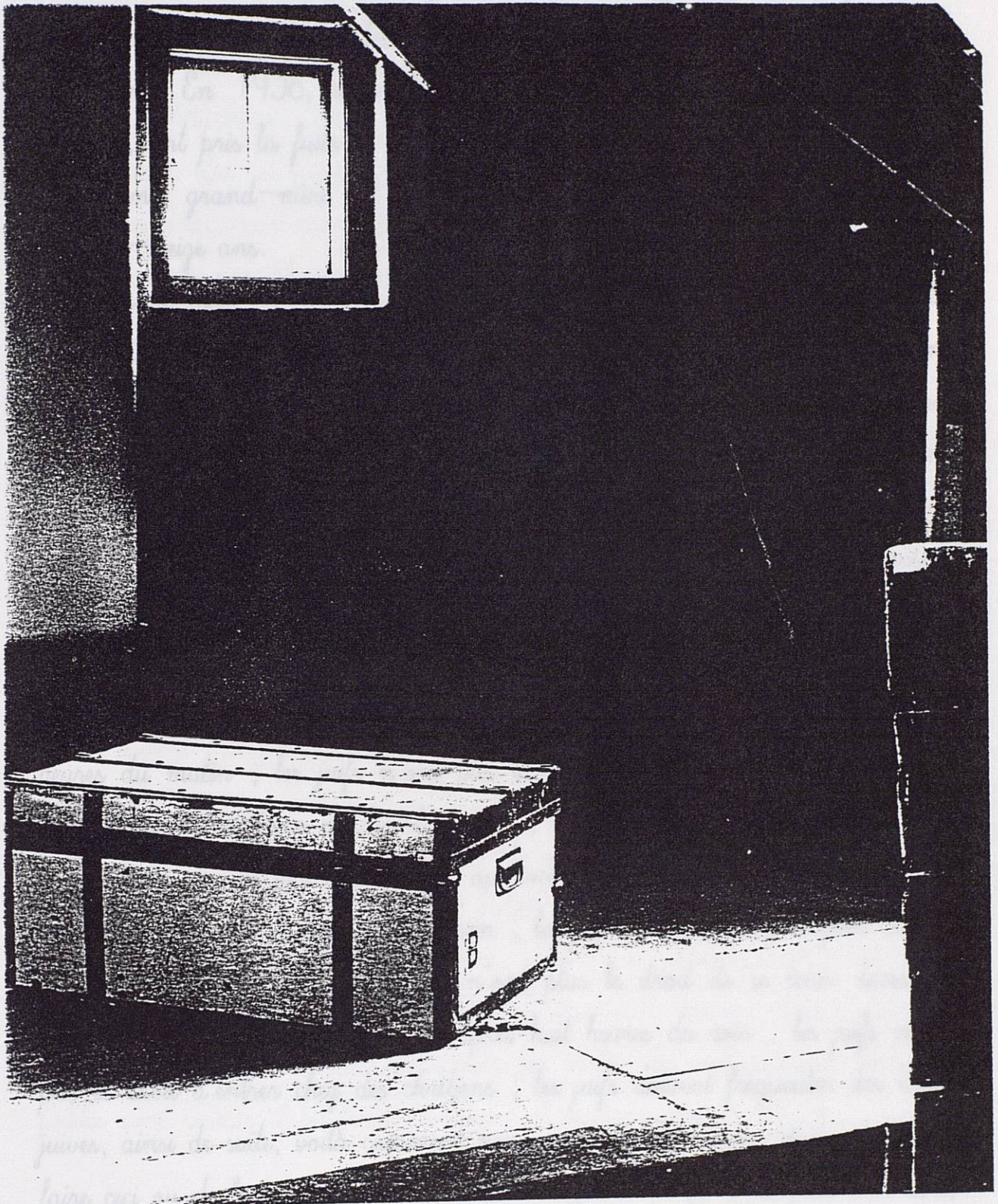
Alors seulement Miep remet à Otto *"l'héritage de sa fille"* selon ses propres termes. Il emporte tous les écrits et dans les semaines qui suivent il commence à dactylographier les parties du Journal qu'il juge les plus significatives. Quelque temps plus tard, il rédige une copie plus complète du Journal, tenant compte de la seconde version écrite par Anne. Il remanie toutes les lettres afin d'en faire un tout cohérent. Ainsi naquit *"l'Arrière-maison"*, le livre qu'Anne avait conçu. Pas un roman imaginaire, mais un compte-rendu d'événements vrais qu'Otto Frank laisse lire à un groupe grandissant d'amis et de gens connus.

Au début de 1946, il est pour la première fois sérieusement question de faire éditer le Journal. Un commentaire paraît sous le titre *"voix d'enfant"* dans un quotidien d'Amsterdam : *"par hasard j'ai reçu entre mes mains un journal écrit durant les années de guerre. L'Institut National de Documentation de Guerre possède environ deux-cents journaux similaires mais je serais étonné si cette collection en comptait un seul qui soit aussi pur, aussi intelligent et aussi humain que celui-ci (...). Il faisait nuit lorsque j'eus terminé ma lecture et je fus étonné que la lumière brûlait encore et que l'on pouvait encore acheter du pain et du thé, que je n'entendais pas le ronronnement des moteurs d'avions et que le bruit des bottes des soldats ne résonnait pas sur les pavés."*

A la suite de cet article, un éditeur décide de publier le Journal. Au cours des mois suivants, le texte est préparé pour la publication, si bien que le Journal s'éloigne un peu du compte-rendu direct de Anne. Otto, qui estime que l'essentiel était conservé, autorise ces modifications et en juin 1947 le Journal sort des presses sous le titre *"l'Arrière-maison"*, le nom imaginé autrefois par Anne pour son livre. Le premier tirage comporte 1 500 exemplaires.

Le succès est rapide. Rééditions et traductions ne se font pas attendre et Eleanor Roosevelt, veuve de l'ancien président, rédige la préface de l'édition américaine. Mais le succès rencontré mondialement par le Journal d'Anne connaît aussi le revers de la médaille dans les années 50. Son influence croissante est un obstacle pour ceux qui tentent de défendre le nazisme et des accusations sont lancées : le Journal ne serait qu'un faux. En janvier 1959, Otto Frank dépose une plainte en justice, début d'une longue querelle d'experts qui aboutit à la publication en 1986 de l'intégralité des journaux d'Anne Frank.

Notre vie a connu les heures sombres, mais les heures lumineuses de



*jeune, avec la certitude
faire ce que je voulais.
j'ai peur que ce soit interdit."*

*Le Journal de Marie Perle
Le 15 mai 1942*

Notre vie a connu les tensions qu'on imagine, puisque les lois antijuives de Hitler n'ont pas épargné les membres de la famille qui étaient restés en Allemagne. En 1938, après les pogroms, mes deux oncles, les frères de maman, ont pris la fuite et se sont retrouvés sains et saufs en Amérique du Nord, ma grand-mère est venue s'installer chez nous, elle avait alors soixante-treize ans.

À partir de mai 1940, c'en était fini du bon temps, d'abord la guerre, la capitulation, l'entrée des Allemands, et nos misères, à nous les juifs, ont commencé. Les lois antijuives se sont succédé sans interruption et notre liberté de mouvement fut de plus en plus restreinte. Les juifs doivent porter l'étoile jaune ; les juifs doivent rendre leurs vélos, les juifs n'ont pas le droit de prendre le tram ; les juifs n'ont pas le droit de circuler en autobus, ni même dans une voiture particulière ; les juifs ne peuvent faire leurs courses que de trois heures à cinq heures, les juifs ne peuvent aller que chez un coiffeur juif ; les juifs n'ont pas le droit de sortir dans la rue de huit heures du soir à six heures du matin ; les juifs n'ont pas le droit de fréquenter les théâtres, les cinémas et autres lieux de divertissement ; les juifs n'ont pas le droit d'aller à la piscine, ou de jouer au tennis, au hockey ou à d'autres sports ; les juifs n'ont pas le droit de faire de l'aviron ; les juifs ne peuvent pratiquer aucune sorte de sport en public. Les juifs n'ont plus le droit de se tenir dans un jardin chez eux ou chez des amis après huit heures du soir ; les juifs n'ont pas le droit d'entrer chez des chrétiens ; les juifs doivent fréquenter des écoles juives, ainsi de suite, voilà comment nous vivions et il nous était interdit de faire ceci ou de faire cela. Jacques médissait toujours : "Je n'ose plus rien dire, j'ai peur que ce soit interdit."

Le Journal d'Anne Frank
Lundi 15 juin 1942

Cette histoire nous a rappelés brutalement à la réalité, au fait que nous sommes des juifs enchaînés, enchaînés en un seul lieu, sans droit et avec des milliers d'obligations. Nous juifs, nous ne devons pas écouter notre cœur, nous devons être courageux et forts, nous devons subir tous les désagréments sans rien dire, nous devons faire notre possible et garder confiance en Dieu. Un jour, cette horrible guerre se terminera enfin, un jour nous pourrons être des êtres humains et pas seulement des juifs !

Zui nous a imposé cela ? Zui a fait de nous, les juifs, une exception parmi tous les peuples ? Zui nous a fait tant souffrir jusqu'à présent ? C'est Dieu qui nous a créés ainsi, mais c'est Dieu aussi qui nous élèvera. Si nous supportons toute cette misère et s'il reste toutefois encore des juifs, alors les juifs cesseront d'être des damnés pour devenir des exemples. Et qui sait, peut-être est-ce notre foi qui apprendra au monde, et avec lui à tous les peuples, ce qu'est le bien et est-ce pour cette raison, et cette raison seulement, que nous devons souffrir ? Nous ne pourrons jamais devenir uniquement néerlandais ou uniquement anglais, quel que soit le pays, nous resterons toujours des juifs en plus, nous devons toujours rester juifs, mais nous voulons aussi le rester. Courage ! Restons conscients de notre tâche et ne nous plaignons pas, la fin arrivera, Dieu n'a jamais abandonné notre peuple ; à travers les siècles, les juifs ont survécu, à travers chaque siècle, les juifs ont dû souffrir, mais à travers les siècles ils sont devenus forts, les faibles sont repérés et les forts survivront et ne mourront jamais !

Le Journal d'Anne Frank
Mardi 11 avril 1944

C'est le milieu de la nuit. Toute la maisonnée dort... Soudain, la voix d'Anne déchire le silence.

M. Frank ANNE, hurlant

Non, non, pas moi !.. Lâchez-moi... Mais lâchez-moi, voyons ! Je ne veux pas !... Je ne veux pas qu'on m'emmène là-bas... Je ne veux pas... Mais voyons ! Lâchez-moi ! *(Elle se débat et continue à crier dans son sommeil. Les autres se réveillent. Dussel se dresse de son lit, épouvanté.)*

Mais non, pourquoi ? Chaque fois qu'elle a un gros chagrin, elle pense à toi d'abord. C'est comme ça... et c'est... très bien comme ça... va... Elle est... (..) de pour... (Et comme il hésite encore.)... Mais va vite, voyons ! (Mme Frank se laisse tomber sur le lit. Elle pleure.) Elle ne veut plus rien de moi... plus rien... pas même que je l'embrasse...

M. VAN DAAN

Qu'est-ce qui se passe encore ?

MARGOT

M. DUSSEL

C'est son âge, maman. Tu te rappelles celle-là. Elles ont besoin de leur père. Elles l'aiment par-dessus tout.

Rien. La petite a eu un cauchemar.

M. VAN DAAN

Ma parole, j'ai cru qu'on l'égorgeait !

M. DUSSEL

Il disparaît dans le cabinet de toilette. au chevet de sa mère qui se recouche. Dans la chambre d'Anne, Mr Frank s'est assis sur son lit. Aucune lui jette les bras autour du cou.)

Hélas ! Ce serait trop beau. *(Il disparaît dans le cabinet de toilette.)*

(M. Van Daan remonte à la mansarde.)

M. FRANK

Il frappe la porte à coups de crosse... et ils étaient déjà en train de m'emporter comme Yopie... (..)

Allons, mon garçon, retourne te coucher maintenant. Et toi aussi, Margot.

MME FRANK, à Anne.

C'était si affreux que ça ton rêve ?... Peut-être que si tu me le racontais...

ANNE

minutes... là... comme ça. Oui... Dis, c'est vrai que j'ai crié si fort ? Tu crois que les gens m'ont entendus dans la rue ?

J'aime mieux pas.

MME FRANK

Mon tout petit... essaie de te rendormir... tout doucement. Je vais rester là, tiens, à côté de toi...

Mais non, mais non, quelle idée ! Allons... ferme les yeux...

ANNE

Maman, c'est pas la peine...

MME FRANK

Si, je préfère...

ANNE

Non, maman... j'aime mieux rester seule, je t'assure...

Il faut que je te dise quelque chose... tu sais... je suis terriblement froussardé... On croit qu'on est devenue grande... qu'on n'aura jamais plus...

MME FRANK

Et voilà... Oh ! Papy, c'est triste d'être déçu par son...

Bon. Dors bien. *(Elle se baisse pour embrasser Anne qui détourne la tête pour que sa mère ne l'embrasse que sur les cheveux.)* Tu te sens mieux, tout de même, n'est-ce pas ?... Tu n'as besoin de rien ?

MR FRANK, avec un peu de reproche

ANNE

ANNE

Dis maman... si tu demandais à papa de venir une minute.

ANNE

Qu'est-ce que tu veux ? Au f... MME FRANK, après un temps. Oui... Oui, je dirais autre chose que je...

Mais oui, Anne, bien sûr. *(Elle passe dans l'autre chambre et dit à son mari qui arrive à sa rencontre.)* C'est toi qu'elle veut.

M. FRANK
Bien sûr, quand tu me dis que tu es malade, je serais encore plus heureux si tu me disais que tu es triste...
M. FRANK qui la sent blessée.
Allons ! C'est absurde...

MME FRANK

Mais non, pourquoi ? Chaque fois qu'elle a un gros chagrin, elle pense à toi d'abord. C'est comme ça... et c'est... très bien comme ça... va... Elle est malade de peur... *(Et comme il hésite encore.)*... Mais va vite, voyons ! *(Mme Frank se laisse tomber sur le lit. Elle pleure.)* Elle ne veut plus rien de moi... plus rien... pas même que je l'embrasse...

MARGOT

C'est son âge, maman. Tu te rappelles ce que papa t'a dit l'autre jour... que presque toutes les petites filles passent par un crise comme celle-là. Elles ont besoin de leur père. Elles l'aiment par-dessus tout.

MME FRANK

Tu n'étais pas comme ça, toi... tu ne m'as jamais repoussée !

MARGOT

Oh ! tu verras, maman, ça lui passera. *(Elle reste assise un moment au chevet de sa mère qui se recouche. Dans la chambre d'Anne, Mr Frank s'est assis sur son lit. Aucune lui jette les bras autour du cou.)*

ANNE

Oh ! mon papy, j'ai rêvé qu'ils venaient nous chercher... Ils avaient défoncé la porte à coups de crosse... et ils étaient déjà en train de m'emporter comme Yopie... (...)

MR FRANK, à Anne

Veux-tu que je te fasse un peu de lecture ?

ANNE

Non... reste là une minute... là... comme ça. Oui... Dis, c'est vrai que j'ai crié si fort ? Tu crois que les gens m'ont entendue dans la rue ?

MR FRANK

Mais non, mais non, quelle idée ! Allons... ferme les yeux...

ANNE

Papy...

MR FRANK

Oui ?

ANNE

... Il faut que je te dise quelque chose... tu sais... je suis terriblement froussarde... On croit qu'on est devenue grande..., qu'on n'aura jamais plus peur de rien... Et voilà... Oh ! Papy, c'est triste d'être déçu par soi-même... C'est triste de ne pas arriver à être grand ! Mon papa..., mon petit papa... Je te parle comme un bébé... c'est bête... j'ai un peu honte..., mais je t'aime tellement, mon papy... tellement !

MR FRANK, avec un peu de reproche.

Anne

ANNE

Qu'est-ce que tu veux ? Au fond. Je crois que je n'aime que toi... Oui, je dirais autre chose que je mentirais.

Premier janvier 1944. Miep et Kraker ont apporté des fleurs pour fêter le Nouvel An et partagé avec les habitants de l'Annexe le pain de Noël 1944. Kraker ce jour là

MR FRANK

Bien sûr, quand tu me dis que tu m'aimes, je suis heureux, mais je serais encore plus heureux si tu me disais que tu aimes aussi ta maman... Tu sais, elle a besoin de toi... de ta tendresse...

ANNE

Non, il n'y a rien à faire, papy. Elle et moi, on ne se comprendra jamais. Tiens ! Quand je veux lui expliquer toutes mes idées sur la vie. Elle me fait prendre un cachet d'aspirine !

MR FRANK

Tu viens de lui faire beaucoup de peine. Elle est là, couchée, elle pleure...

ANNE, avec violence.

J'y peux rien ! J'avais pas envie qu'elle m'embrasse ! (S'apercevant de l'énormité de ce qu'elle vient de dire, elle s'interrompt brusquement et reprend sur un autre ton.) Oh ! Papy..., c'est méchant ce que je viens de dire là Il y a des gens qui sont méchants sans le savoir... Mais moi, quand je suis méchante, je le sais toujours... Je me fais des reproches... et pourtant je continue... Je me regarde faire la méchante... Oui, c'est plus fort que moi. (Autre ton.) Dis, Papy, ne me dis pas que c'est l'âge ingrat... Sûrement, ça doit être autre chose... Aide-moi..., aide-moi à me sortir de là, papy...

M. FRANK

Tu sais... les parents peuvent si peu pour leurs enfants !... Leur donner le bon exemple, oui, peut-être... et encore ! Les enfants sont des juges tellement sévères... et ils ont raison. Vois-tu, chacun doit tâcher de faire soi-même sa propre éducation.

ANNE

Oh ! Tu sais, papa, j'essaie... j'essaie de toutes mes forces... Tiens !... Chaque soir, je repasse ma journée et je me juge sévèrement pour toutes les méchancetés que j'ai faites... Tiens ! le balai O'Cedar tout mouillé que j'ai glissé dans le lit de M. Dussel... et maintenant cette histoire avec maman... je me dis que j'ai eu tort, une fois de plus, et je me jure de ne plus jamais recommencer. Plus jamais !... Oh ! bien sûr, ça ne m'empêchera pas de faire pire, mais ça m'empêchera au moins de faire la même chose... Parce que tu sais, papy, j'ai aussi en moi un côté gentil, mais je le cache... j'ai trop peur qu'on se moque de moi... Alors c'est l'autre côté que je laisse voir... Seulement, ça ne va pas tout seul... et je me fâche souvent après moi... Parce que je voudrais tant... devenir un jour... *(dans un souffle)* ... devenir un jour... *(Elle s'est endormie.)*

(M. Frank la regarde un moment, puis il éteint et s'en va. Les lumières baissent. Le rideau tombe.)

LA VOIX D'ANNE d'abord assez bas, puis crescendo.

Les vagues d'avions se succèdent jour et nuit. La D.C.A. n'arrête plus. Papa nous dit que c'est une belle musique tout ça... la musique de la délivrance... Mme Van Daan nous déclare chaque matin qu'il faut être fataliste, que ce qui est écrit... Mais dès que les avions se mettent à tourner sur nos têtes, qui est-ce qui a le plus peur. C'est Pétronille... Lundi 9 novembre 1942. Merveilleuse nouvelle. Les alliés ont débarqué en Afrique. Papy est sûr que la fin de la guerre n'est pas loin. Hier soir, pour rire, il a demandé à chacun de nous quelle serait la première chose qu'il ferait le lendemain de la Libération. Mme Van Daan a dit qu'elle ferait tout de suite nettoyer ses tapis qui sont sûrement mités... Peter, lui, c'est le cinéma... il dit qu'il attend les films américains... M. Dussel, c'est sa clientèle... Il y aura beaucoup de dents à soigner, mais il a peur d'avoir perdu la main... Moi... moi... c'est bête. C'est mon vélo... et puis c'est naturellement... Oui, mais avant ça, un bain chaud... bouillant... plein à ras bord... et y rester des heures... des heures... Et puis... me retrouver à huit heures devant la porte de l'école... "Bonjour, toi..." *(Sa voix faiblit à mesure)* ... Bonjour, toi... bonjour toi... bonjour toi. *(La voix s'est évanouie. Et la lumière s'est éteinte.)*

Tu as été formidable. Tu as dit juste ce qu'il fallait dire... et avec les mots. Moi, j'aurais pas su. D'abord, moi, j'ai beau chercher mes idées, je les trouve jamais... surtout quand je suis furax... Tiens ! ce sale type de Dussel, quand il a osé dire de Mouchi... qu'on l'avait peut-être mangé... eh bien, j'aurais trouvé à lui répondre... Alors, j'ai bien failli lui flanquer une de ces trempes... comme je faisais à l'école... Mais je me suis retenu à cause de son âge... Oui... tu as été formidable !

TABLEAU 4

Premier janvier 1944. Miep et Kraler ont apporté des fleurs pour fêter le Nouvel An et partagé avec les habitants de l'Annexe le gâteau "Espoir pour 1944"... Kraler, ce jour là, leur apprend qu'il soupçonne le magasinier d'avoir "tout" découvert...

MARGOT

Si ça doit continuer comme ça, j'aime mieux que ça finisse... n'importe comment, mais que ça finisse...

MME FRANK

Margot ! Voyons !

(Anne va s'asseoir à côté de Margot, sur le divan et l'entoure de ses bras.)

MARGOT

... Oui, que ça finisse, comme ça, au moins, au saurait où on en est !

MME FRANK

Tu devrais trouver, au contraire, que nous avons bien de la chance. Il y a chaque jour des milliers d'hommes et de femmes et d'enfants qui se font tuer ou qui meurent dans les camps... tu devrais penser à eux...

ANNE

A quoi bon ? Oui, à quoi bon penser au malheur des autres quand on est malheureux soi-même. Est-ce que ça leur rend service ? Non, alors, ça serait idiot !

MME FRANK

Anne !

ANNE

Eh oui. Ça serait idiot ! Margot, Peter et moi, nous sommes jeunes ! Vous autres, les parents, vous avez déjà couru votre chance ! Mais nous, si on devait penser jour et nuit à toutes les horreurs qui se font sur la terre... on deviendrait fous. On ne peut pas vivre à notre âge sans s'accrocher à un peu d'idéal... à un peu d'espoir... Et c'est pas facile... avec ce qui se passe... C'est tout de même pas notre faute si le monde est devenu quelque chose de tellement laid.. de tellement sale... Est-ce qu'on était là quand tout a commencé ? Non. Alors, qu'on ne vienne pas nous mettre tout sur le dos. On n'y est pour rien, nous autres. *(Anne court à sa chambre et claque la porte derrière elle. Puis s'assied sur son lit.)*

M. VAN DAAN

Alors, d'après elle, les responsables, c'est nous ! *(Il aperçoit le gâteau d'Anne, s'en approche, va s'en emparer. Mais Peter est plus rapide que lui.)*

PETER

Non. Ce morceau de gâteau est à Anne. *(Et, saisissant le gâteau, il l'emporte dans la chambre d'Anne. Tout le monde se tait. Mme Van Daan monte à la mansarde, suivie de son mari. M. Frank porte son gâteau à Margot et s'assied à côté d'elle. Peter est debout sur le seuil de la chambre d'Anne. Cette chambre est plongée dans la pénombre. Peter regarde Anne. Anne se redresse.)* Tiens ! Tu l'avais oublié.

ANNE *(d'une voix neutre)*

Merci

PETER

Tu as été formidable. Tu as dit juste ce qu'il fallait dire... et avec les mots. Moi, j'aurais pas su. D'abord, moi, j'ai beau chercher mes idées, je les trouve jamais... surtout quand je suis furax... Tiens ! ce sale type de Dussel, quand il a osé dire de Mouchi... qu'on l'avait peut-être mangé... eh bien ! Je n'ai rien trouvé à lui répondre... Alors, j'ai bien failli lui flanquer une de ces trempes... comme je faisais à l'école... Mais je me suis retenu à cause de son âge... Oui... tu as été formidable !

ANNE

Je suis pas de ton avis. Je parle trop. Quand je me lance, je ne me retiens plus... Et je fais de la peine aux gens, sans le faire exprès. (*M. Dussel se dirige vers sa chambre.*)

PETER

Eh bien, moi, je te dis que tu as été formidable. Et même, je me demande, si tu n'étais pas là... si tu n'étais pas là... oui, je me demande... (*Mais il est interrompu par M. Dussel qui aperçoit Peter. Celui-ci s'avance vers lui d'un air menaçant. Et M. Dussel se retire. Peter lui lance violemment la porte au nez.*)

ANNE

Qu'est-ce que tu te demandes, Peter ?

PETER

Si tu n'étais pas là... tu comprends...

ANNE

Oui, je crois que j'ai compris. Merci. Peter. (*M. Dussel désespéré, entre dans la chambre de Peter, prend un livre et essaye de lire.*)

PETER

Je dis jamais rien en l'air, moi

PETER (*regardant les photos au mur.*)

Ah ! Bien ! Toi, alors, tu en as, des photos !

ANNE

Si tu en veux deux ou trois pour ta chambre, tu sais, je veux bien te les donner... Mais qu'est-ce que tu peux bien faire pendant des heures, tout seul, dans ta chambre ?

PETER

Rien. Je suis chez moi, c'est tout. Quand j'en ai marre d'être avec les autres, je rentre dans mon terrier.

ANNE

Tu en as de la chance d'avoir un terrier à toi tout seul. Moi, j'ai mon bouledogue... Ici ou là, je ne suis jamais seule. C'est dur, tu sais.

PETER

Oui, mais toi au moins tu sais leur répondre.

ANNE

Il y a des jours où ils me rendent folle. Ils ont tout vu, ils savent tout d'avance. Et c'est pas la peine de discuter avec eux, ils se trompent jamais. Alors que nous, on est encore à l'âge où on cherche, où on discute...

PETER

Tes parents, toi, ça va encore.

ANNE

Oui et non. Maman, je ne peux pas lui parler de choses vraiment sérieuses... D'abord, elle ne comprendrait pas. Papa, c'est différent. Lui et moi, on parle de tout... sauf de maman, bien entendu.

PETER

Ton père est formidable.

ANNE

Ça oui, tu peux le dire ! Quand on cause, lui et moi, je crois que je dis quelquefois des choses trop bêtes... J'en suis même étonnée... Ça ne m'arrive qu'avec lui... Et pourtant, ça ne remplace tout de même pas l'école... les amis... les gens de son âge ou presque de son âge, tu ne crois pas ?

PETER

C'est tes amies que tu regrettes ?

ANNE

Ça dépend. Ce que c'est drôle, la vie ! Dire que toi et moi on se voit tous les jours depuis un an et demi et c'est la première fois qu'on se parle vraiment !... Ça aide beaucoup d'avoir quelqu'un à qui parler. Ça permet de renverser la vapeur, comme dit papa.

PETER

Eh bien ! Chaque fois que tu voudras renverser la vapeur... viens un peu dans ma chambre.

ANNE

Fais attention. Je dégage beaucoup de vapeur, tu sais.

PETER

T'en fais pas pour moi. Je te demande de venir.

ANNE

Tu penses vraiment ce que tu dis ou tu dis ça en l'air...

PETER

Je dis jamais rien en l'air, moi

TABLEAU 6

LE JOURNAL D'ANNE FRANK

de
Frances GOODRICH et Albert HACKETT

CALENDRIER DES REPRÉSENTATIONS

FEVRIER 1995

Lundi	27	20 h 30
Mardi	28	20 h 30

MARS 1995

Mercredi	1	14 h 30	20 h 30
Jeudi	2		20 h 30
Vendredi	3		20 h 30
Samedi	4		20 h 30
Dimanche	5	15 h 00	
Lundi	6	RELACHE	
Mardi	7		20 h 30
Mercredi	8		20 h 30
Jeudi	9		20 h 30
Vendredi	10		20 h 30
Samedi	11	14 h 30	20 h 30
Dimanche	12	15 h 00	
Lundi	13		20 h 30
Mardi	14	RELACHE	
Mercredi	15		19 h 30
Jeudi	16		19 h 30
Vendredi	17		20 h 30

Samedi
Dimanche
Lundi
Mardi
Mercredi
Jeudi
Vendredi
Samedi
Dimanche
Lundi

LE JOURNAL D'ANNE FRANK

de
Frances GOODRICH et Albert HACKETT

Jeudi
Vendredi

CALENDRIER DES REPRÉSENTATIONS

Samedi
Dimanche

FEVRIER 1995

Lundi	27	20 h 30
Mardi	28	20 h 30

Jeudi
Vendredi
Samedi
Dimanche

MARS 1995

Mercredi	1	14 h 30	20 h 30
Jeudi	2		20 h 30
Vendredi	3		20 h 30
Samedi	4		20 h 30
Dimanche	5	15 h 00	
Lundi	6	RELACHE	
Mardi	7		20 h 30
Mercredi	8		20 h 30
Jeudi	9		20 h 30
Vendredi	10		20 h 30
Samedi	11	14 h 30	20 h 30
Dimanche	12	15 h 00	
Lundi	13		20 h 30
Mardi	14	RELACHE	
Mercredi	15		19 h 30
Jeudi	16		19 h 30
Vendredi	17		20 h 30

Samedi	18	14 h 30	20 h 30
Dimanche	19	15 h 00	
Lundi	20		20 h 30
Mardi	21		20 h 30
Mercredi	22		20 h 30
Jeudi	23	RELACHE	
Vendredi	24		20 h 30
Samedi	25		20 h 30
Dimanche	26	15 h 00	20 h 30
Lundi	27		20 h 30
Mardi	28		20 h 30
Mercredi	29		20 h 30
Jeudi	30		20 h 30
Vendredi	31		20 h 30

AVRIL 1995

Samedi	1		20 h 30
Dimanche	2	RELACHE	
Lundi	3		20 h 30
Mardi	4		20 h 30
Mercredi	5		20 h 30
Jeudi	6		20 h 30
Vendredi	7		20 h 30
Samedi	8		20 h 30
Dimanche	9	15 h 00	20 h 30
Lundi	10	RELACHE	
Mardi	11		20 h 30
Mercredi	12		20 h 30
Jeudi	13		20 h 30
Vendredi	14		20 h 30